



## L'ESCALIER DE LA VILLA WALTHER WILLIAM MARX

---

William Marx est professeur de littératures comparées à l'université de Paris X (Paris Ouest Nanterre La Défense), après avoir enseigné plusieurs années aux États-Unis et au Japon ainsi que dans diverses universités françaises. Né en 1966 à Villeneuve-lès-Avignon, ancien élève de l'École normale supérieure et agrégé de lettres classiques, il a obtenu son doctorat à l'université de Paris IV et l'habilitation à diriger des recherches à l'université de Paris VIII. Membre honoraire de l'Institut universitaire de France, il a reçu en 2010 le prix Montyon de l'Académie française. Ses recherches portent sur l'histoire des discours critiques, des théories esthétiques et de l'idée de littérature depuis l'Antiquité. Éditeur des *Cahiers 1894–1914* de Paul Valéry ainsi que du volume *Les Arrière-gardes au XX<sup>e</sup> siècle* (2004), il est également l'auteur de nombreux livres traduits en plusieurs langues, parmi lesquels : *Naissance de la critique moderne* (2002), *L'Adieu à la littérature* (2005), *Vie du lettré* (2009), *Le Tombeau d'Œdipe* (2012, sélection finale du prix de la *Revue des deux mondes*) et *La Haine de la littérature* (2015). – Adresse : Université Paris Ouest Nanterre La Défense, UFR PHILLIA, 200 avenue de la République, 92001 Nanterre Cedex, France. Courriel : [william.marx@u-paris10.fr](mailto:william.marx@u-paris10.fr)

*In memoriam* Tsering Gyalpo

*Per aspera ad astra*, clamaient les deux génies ailés féminins sur la lourde porte à deux battants de la villa Walther. La porte s'est ouverte, et l'escalier est apparu, monumental, à double volée, tout de marbre revêtu, et orné de bas-reliefs antiques répétant à tour de rôle, à l'adresse du nouveau *fellow*, les invincibles promesses de la force, de la beauté et de la vertu réunies. Je n'ai jamais pu gravir cet escalier (et combien de fois l'ai-je fait au cours

de cette année, moi qui, logeant par bonheur au dernier palier, avais la chance de pouvoir absorber jusqu'au bout la majesté des lieux) sans en ressentir une émotion singulière, mélange paradoxal d'espérance et d'intimidation : espoir de parvenir à quelque chose de grand et de puissant, où entraît également pour une part non négligeable la charge érotique émanée de ces nudités sûres d'elles et sans complexe, et sentiment que ces promesses ne s'adressaient pas à moi en particulier, mais à d'autres venus avant moi ou destinés à venir en ces mêmes lieux les années suivantes. Conviction de n'être qu'un mailon dans une chaîne ininterrompue de culture remontant à l'Antiquité et dont le Wissenschaftskolleg ne représentait lui-même que l'expression locale et provisoire, ici et maintenant, à Berlin, à Grunewald, en 2014. Je n'ai jamais pu me départir du sentiment de la fugacité de ces moments de bonheur intellectuel et physique qui m'étaient offerts si généreusement, par crainte sans doute de les trop regretter si je m'y abandonnais sans réserve, par conscience également que ma propre personne comptait moins que ce culte du beau et du vrai auquel les *fellows* de chaque promotion étaient appelés, année après année, à apporter leur offrande modeste. Il n'est de vraie, de complète jouissance que temporaire : le Wiko ne fait pas exception à la règle. La connaissance de la borne concentre la joie ; elle éloigne la menace de dilution.

*Per aspera ad astra* : tout le personnel du Wiko s'attacha, l'année durant, à me faire oublier ce présage inquiétant et à nous faire croire que nous, les *fellows* de 2014, étions les seuls, les uniques, qu'il n'y en aurait pas d'autres, que le Wissenschaftskolleg nous appartenait à jamais – *κτῆμα ἐς αἰῶνος*. Dès le début, ils connaissaient chacun de nous par son nom, privilège des élus montés au Ciel, et nous souriaient toujours, tels des anges (ah, le sourire ineffable de Vera Schulze-Seeger illuminée par le magnolia en fleurs derrière la fenêtre !). Douce illusion que dissipaient pourtant les rencontres successives avec les *fellows* des années précédentes, preuves charnelles du caractère passager de notre séjour au paradis terrestre – consolations aussi, en ce qu'ils démontraient *in vivo* la possibilité d'une vie post-Wiko non moins que celle d'un retour.

Pour moi, la réalité de cette chaîne des temps se concrétisa très tôt dans l'année, lors de la préparation de mon propre *Dienstagskolloquium* (troisième de la série et premier dans les sciences humaines). Stefan Gellner, l'adorable bibliothécaire, me signala l'ouvrage d'un très ancien *fellow* qui portait quasiment le même titre que l'un de mes livres : *Addio. Der Abschied von der Literatur*, par Reinhard Baumgart. Ainsi mon *Adieu à la littérature* avait-il eu un précurseur dont, à ma grande honte, j'ignorais tout. J'y vis le signe de cette solidarité mystérieuse entre *fellows*, qui se révélait alors à moi, et en Baumgart un frère

d'élection, un *Doppelgänger*, malheureusement déjà disparu, mais dont je n'eus de cesse depuis lors de lire les autres œuvres afin d'y retrouver les indices supplémentaires de notre secrète connivence. J'écrirai un jour plus longuement sur cette rencontre manquée.

Cette année miraculeuse et déjà entrée dans ma légende personnelle fut donc placée sous le signe de la *germanité* : non pas seulement par le retour à la langue allemande et à sa pratique active, écrite et orale (grâces en soient rendues aux leçons d'Eva von Kügelgen et à mes camarades du groupe avancé, Florence, Françoise, Lea, Line, Jonathan et Richard, ainsi qu'à Sarah et Guy, à tous les *fellows* germanophones, à leurs amis et au personnel dont j'ai tant de fois éprouvé la patience et écorché les oreilles : cette année n'eût-elle servi qu'à pouvoir enfin parler l'allemand de façon relativement courante, quel autre besoin de la justifier ? Mon rapport pourrait s'arrêter là) ; non pas seulement par le retour romantique à la nature, omniprésente à Grunewald, par les courses dans les bois plusieurs fois par semaine, par les baignades dans le Teufelssee, bien plus édénique que ne le laisse supposer son nom, par l'écoute inlassable, chaque soir de printemps, du concert toujours renouvelé du rossignol du Koenigssee ; non pas seulement par la fréquentation assidue des *Kneipen*, des *Biergärten*, des trois opéras, de la Philharmonie et de l'époustouflante Schaubühne, qui font toute la séduction d'une vie berlinoise ; non pas seulement par la possibilité de toucher, le soir venu ou en fin de semaine, dans le *Hauptgebäude* déserté, au magnifique Steinway de la salle de conférence, d'y jouer Bach, Scarlatti et Fauré et d'entrevoir ainsi tout un univers acoustique de nuances et de résonances auparavant inaccessible, mais dont la réalisation ne fût-ce que partielle s'offrait enfin à mes minces talents ; non pas donc seulement par tout ce vécu de la germanité traditionnelle, fondée sur la langue, la nature et la musique, mais par l'expérience à tout instant d'une *fraternité* inattendue (car tel est le sens étymologique de la *germanitas*) : entre les *fellows* présents et passés, venus d'horizons si divers (pêle-mêle : les membres du quatuor Diotima – parfaits préparateurs de déjeuners improvisés après les séances de répétition au dernier étage de la Weiße Villa –, Gustav Seibt, Denis Thouard, Franco Moretti, Glenn Most ...), avec les membres du personnel comme avec tous les Berlinoïses que j'ai été amené à rencontrer et dont la chaleur et l'hospitalité ont dépassé mes espérances. Que de portes se sont ouvertes, à combien de dîners ai-je été convié, dans combien de maisons et d'appartements ai-je pu pénétrer, bénéficiant de ces passeurs admirables que furent pour moi Sibylle, Barbara et Hans, ainsi que Reinhart Meyer-Kalkus ! Berlin ville ouverte ? Plus que jamais.

Que d'expériences nouvelles ! Présenter lors des *Kolloquien* deux des *fellows* que j'admirais le plus, Sibylle et Aden, être présenté par un autre d'entre eux, David, ce fut une

chance et un honneur que je ne méritais pas. Mais le plus éprouvant et le plus excitant, ce fut sans conteste de tourner les pages lors du concert d'András avec Yûko. Vivre à ses côtés la musique qu'il interprétait, se laisser hypnotiser par ses mains courant sur le clavier tout en tâchant de ne se pas faire distancer dans la partition défilant à une allure vertigineuse : qui n'a pas, au moins une fois dans sa vie, rempli cette fonction en apparence anodine ne saurait concevoir la tension qui s'accumule sur le pauvre tourneur de pages. Et pourtant pour rien au monde je n'aurais échangé ma place, trop heureux de m'imaginer entrer pour quelques minutes dans les secrets de fabrication de l'un des plus grands pianistes vivants. Rarement toutefois me suis-je senti si peu à la hauteur : vous faire éprouver vos propres limites, c'est aussi cela, l'expérience du Wissenschaftskolleg. Je n'ai qu'un regret : n'avoir pas osé accepter l'amicale invitation d'András à travailler avec lui les sonates pour flûte de Johann Sebastian Bach, trop peu sûr que j'étais de mes moyens, sûr en tout cas de les perdre en jouant aux côtés d'un tel artiste, presque un dieu pour moi.

De temps à autre, l'existence du monde extérieur se rappelait à mon attention, plus souvent que je ne l'eusse souhaité. Je tâchai de limiter à l'indispensable mes excursions dans ce monde hostile au vrai travail intellectuel et crois y avoir assez bien réussi : une soutenance de thèse en Suisse, à Fribourg ; trois présentations de la traduction italienne du *Tombeau d'Œdipe* à Rome et à Pise ; un colloque sur la catharsis à la Fondation des Treilles (sorte de Wiko provençal, parmi les pins, les biches et les senteurs de lavande) ; une émission de radio à Paris. À Berlin même, une conférence à l'ambassade royale du Danemark, pour des étudiants venus d'Aarhus ; une autre au Centre Marc Bloch. Une critique littéraire dans *Marianne*. Par deux fois je ne pus me retenir de publier une tribune d'actualité dans la presse française : l'une dans *Le Monde* sur la situation des universités, l'autre dans *Libération* sur la réforme de l'enseignement du latin et du grec dans les collèges. Chaque fois, ma réflexion était informée, de façon plus ou moins explicite, par mon expérience du Wiko.

Il y eut bien sûr, comment l'oublier, ce moment exceptionnel où le monde entier eut les yeux tournés vers la France et vers Paris, après les tueries de *Charlie Hebdo* et de l'Hyper Cacher et la marche historique du 11 janvier. Nous sentîmes alors, les *fellows* français, Florence, Françoise, Michel et Anne-Marie, que quelque chose de fort nous réunissait, qu'il n'était hélas pas toujours aisé de partager avec certains autres *fellows*, tant les distances culturelles et idéologiques se révélèrent infranchissables (il y eut parfois même des discussions de table assez vives ; je m'en souviens d'une en particulier où j'avais

heureusement de mon côté l'éblouissant Onur : pouvais-je espérer meilleur allié ?). Ces journées terribles furent perdues pour le travail scientifique : nous avions la tête ailleurs. Elles nous apprirent beaucoup néanmoins – *pathēmata mathēmata* –, et nous pûmes toujours compter sur le soutien du Wissenschaftskolleg dans son ensemble, avec Luca Giuliani, Thorsten Wilhelmy et Reinhart Meyer-Kalkus, et sur la solidarité de la ville de Berlin en général. Quel réconfort de nous retrouver sur la Pariser Platz, d'abord en tout petit nombre, impuissants et désemparés, le soir même du premier drame, puis en masse le 11 janvier, avec nos pancartes de fortune certes, mais vibrantes d'indignation et d'espérance ! Elle fut belle, la minute de silence qui ouvrit le *Kolloquium* le mardi suivant : notre catharsis était à ce prix.

\* \* \*

Je lis parfois dans les rapports des années précédentes qu'il est d'usage de ne pas réaliser pendant cette année de recherche pure ce qui avait été promis et prévu. De ce point de vue, je fus un mauvais *fellow* : j'avais promis de terminer un livre sur les discours contre la littérature, en Europe, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, discours venus de l'extérieur de la littérature elle-même (quelle que soit la chose à laquelle on donne ce nom, dans toute sa diversité historique) et tenus au nom de la philosophie, de la science, de la théologie, de la pédagogie et de la sociologie, notamment – le premier livre jamais consacré à un tel sujet – ; j'en avais écrit la moitié avant d'arriver à Berlin ; j'en ai rédigé l'autre au Wissenschaftskolleg grâce aux ressources infinies mises à disposition par la bibliothèque, dans le ravissant bureau-tour d'ivoire déjà illustré par Yehuda Elkana, Franck Chevalier et David Freedberg, juste à côté de celui de Jan ; j'ai ajouté une introduction et une conclusion ; en février, j'en envoyai une première mouture à l'éditeur ; une seconde en mars ; entre mai et juillet, je corrigeai les trois jeux d'épreuves successifs ; et le volume est prévu pour être disponible en librairie en octobre ; j'en viens, à la date où je rédige le présent rapport (fin août), de signer et dédicacer les premiers exemplaires, tout frais sortis des presses, dont l'un atterrira très bientôt sur les étagères de la bibliothèque des *fellows*. Son titre : *La Haine de la littérature*, paru, comme les trois précédents, aux Éditions de Minuit (la formule est empruntée à Flaubert).

La difficulté d'une telle entreprise résidait principalement dans l'absence de pertinence du terme si moderne de *littérature* pour désigner des productions d'époques et de cultures si diverses : quelle légitimité à parler d'une haine de la littérature, s'il n'y a pas de

*littérature* ? À moins que précisément ce ne soient ces discours *contre* qui définissent en creux ce que nous appelons rétrospectivement *littérature*. Ils doivent être alors interprétés comme les témoins des attentes et des déceptions qu'elle suscite ; ils en proposent une description en négatif ; ils en dessinent les ambitions, les pouvoirs, les échecs. Comme ils se répètent souvent, je distingue quatre procès principaux : l'autorité, la vérité, la moralité et, procès d'un autre genre, la capacité à représenter la société ; et propose ainsi un « monument », façon Bouvard et Pécuchet, dédié non point à la bêtise – car, prise au sérieux, souvent cette bêtise n'apparaît plus si bête –, mais à la concurrence des discours.

Ai-je ainsi rempli mon contrat, tel un tueur embauché par la mafia ? Je crains hélas que non et redoute les foudres de Luca Giuliani, car j'avais aussi promis d'écrire sur les tragédies grecques. Le livre précédent, *Le Tombeau d'Edipe*, avait en effet mis en évidence pour la première fois un biais esthétique et idéologique dans le choix de tragédies qui nous est parvenu de l'Antiquité, et ce résultat inattendu demandait – demande encore – à être affiné, étendu, et ses conséquences sur notre connaissance de la littérature antique à être pleinement développées. En m'appuyant sur une recension des fragments de tragédies grecques, j'ai pu, pour moi-même, confirmer les conclusions du *Tombeau d'Edipe* : il est absurde, comme l'ont fait les modernes, de définir la tragédie grecque par le tragique, c'est-à-dire par la mort du héros, car cette définition simplificatrice ne correspond pas à la réalité historique de ces pièces, qui pour un très grand nombre d'entre elles avaient un dénouement heureux. Mais je voudrais désormais intégrer ce résultat dans une réflexion plus générale sur la question de la transmission des œuvres et de la constitution des canons : tel sera l'objet (on peut toujours rêver) d'un autre séjour au Wissenschaftskolleg.

Au cours de l'année, je m'intéressai par ailleurs de plus en plus aux arts visuels et écrivis deux articles sur le sujet : l'un, pour la nouvelle revue littéraire *Le Courage*, sur le cinéaste Nagisa Oshima et sa représentation du sexe masculin ; l'autre, pour *Critique*, sur les idées religieuses du peintre Nicolas Poussin, à l'occasion de la belle, mais discutable exposition présentée au Louvre au printemps 2015. La liberté offerte par le Wiko offre la possibilité de prendre de tels chemins de traverse : ce n'est pas l'un de ses moindres avantages. Ces sentiers secondaires pourraient bien, du reste, devenir par la suite des avenues plus fréquentées : mes longues conversations avec David, qui logeait au palier juste au-dessous du mien, m'ont convaincu que je pouvais peut-être, moi aussi, avoir quelque chose à dire sur les questions de sexualité et de culture – nous verrons bien. Telles sont aussi les récompenses parfois inattendues de l'escalier de la villa Walther.